

ΜΨΡΤΗΟ

03

« Et la muse m'a fait l'un des fils de la Grèce. »

Gérard de Nerval



Sous le signe de Nerval

Les cydalises

Où sont nos amoureuses ?
Elles sont au tombeau :
Elles sont plus heureuses,
Dans un séjour plus beau !

Elles sont près des anges,
Dans le fond du ciel bleu,
Et chantent les louanges
De la mère de Dieu !

O blanche fiancée !
O jeune fille en fleur !
Amante délaissée
Que flétrit la douleur !

L'éternité profonde
Souriait dans vos yeux...
Flambeaux éteints du monde
Rallumez-vous aux cieux !

Gérard de Nerval

EDITO

*Dans le numéro 2 d'août dernier, je vous proposais cette réflexion d'Edmond Jabès
« Les mots élisent le poète »*

S'agissant de la création, il existe, me semble-t-il, deux formes de poésie: une poésie que je qualifierais de raisonnée et une autre, plus libre, plus spontanée.

La première est obéissante ; elle suit le cheminement tracé par une pensée qui la précède. L'auteur a préalablement décidé de ce qu'il veut faire : décrire un paysage, développer une idée, une thèse, évoquer un souvenir, dire son amour à l'être aimé, faire passer un message ; même s'il exprime un sentiment, même s'il provoque une émotion, c'est toujours la raison qui le guide . Il dit ce qu'il a à dire, ce que sa volonté et sa raison lui dictent, avec la forme et le langage – vocabulaire, sonorités, rythme, images - de la poésie.

Il est une autre démarche beaucoup plus spontanée , imprévisible et non déterminée. C'est, je pense, ce type de poésie que Jabès évoque. Lorsqu'il contemple un paysage, à la lecture d'un texte, dans telle ou telle circonstance de la vie quotidienne, le poète reçoit un mot, une expression. Elle lui est donnée, sans intermédiaire. Sur ce mot-souche, sur cette expression, viennent spontanément se greffer d'autres mots. Il n'y a aucune idée préconçue. Ce sont les mots qui, au fil de la construction, créeront - ou non - l'idée.

Comparant le roman et la poésie, Julien Gracq écrit dans « En lisant en écrivant » : « Le récit est refus du hasard pur, la poésie la négation de tout vouloir écrire défini et prémédité. » C'est bien, me semble-t-il, la spontanéité, la liberté dont je parle.

Certes, quand des mots sera née l'idée, le poète pourra, s'il le souhaite - et il n'est pas évident que ce soit indispensable, ni même souhaitable - établir des liens logiques dans ce qu'il a écrit ; mais à l'origine ce sont bien les mots qui ont créé le poème et qui ont donc élu le poète.

Marcel Maillet



LES PAGES CLASSIQUES



Antiquité

Tombeau d'une jeune fille à Athènes

Je suis vierge à jamais. On eût fêté mes nocces,
Mais les dieux brusquement m'ont alloué ce lot.

C'est là un épigramme du VI^{ème} siècle av. JC rapportée par Marguerite Yourcenar dans « la couronne et la lyre », anthologie de la poésie grecque ancienne. Les épigrammes sont de courtes phrases inscrites sur un monument .

La jeune fille se nommait Prasicléia.

Tombe d'une étrangère

Philaenis l'étrangère en ce tombeau sommeille,
En pays grec, et non près du Nil paternel ;
Femme, sois sans regret, car la route est pareille ;
Un seul chemin conduit au royaume éternel.

On ne sait rien de Tynnès, l'auteur de cet épigramme (probablement II^{ème} siècle av. J.C.) Il a laissé sept ou huit épigrammes.

Moyen âge

*C'est tout un ensemble de textes qui alimentent la légende de **Tristan et Yseut**.*

Dans la seconde moitié du XII^{ème} siècle Bérout et Thomas d'Angleterre ont écrit chacun un « Tristan » dont il nous reste des extraits.

De Bérout on ne sait rien et de Thomas d'Angleterre qu'il fut clerc à la cour d'Henri II Plantagenet et d'Aliénor d'Aquitaine.

Le « Tristan » du premier aurait compté 4500 octosyllabes et celui du second entre 1160 et 1170 vers.

En confrontant les divers fragments, Joseph Bédier, philologue spécialisé en langue médiévale, reconstitue le « roman de Tristan et Yseut ».

La légende en quelques mots.

Le roi Marc de Cornouaille épousera la jeune fille dont un cheveu d'or a été rapporté par un oiseau.

Tristan alors ramène d'Irlande Yseut la blonde qui l'a jadis soigné. Mais durant la traversée d'Irlande en Angleterre ils boivent un philtre d'amour et s'éprennent irrésistiblement l'un de l'autre.

Yseut épouse cependant le roi Marc et les amants décident de se séparer.

Tristan se rend en Bretagne où il épouse une autre Yseut, celle aux blanches mains.

Blessé dans un combat, il envoie chercher Yseut la blonde qui seule peut le guérir.

Une tempête la retarde, puis la bonace.

Quand le bateau est en vue, la perfide aux blanches mains lui annonce qu'au mât du bateau la voile est noire, ce qui signifie qu'Yseut a refusé de venir.

Tristan est désespéré.

« Amie Yseut, dit-il trois fois ; à la quatrième, il rend l'esprit ».

Dès son arrivée, Yseut se rend au palais, auprès du corps de son amant

La mort d'Yseult.

Dès qu' Yseult apprend la nouvelle, de douleur elle ne peut dire un mot.

Cette mort l'accable d'une telle souffrance qu'elle va par la rue, vêtements en désordre, devançant les autres vers le palais. Les Bretons ne virent jamais femme d'une telle beauté ; ils se demandent, émerveillés, par la cité, d'où elle vient et qui elle est.

Iseult arrive devant le corps.

Elle se tourne vers l'Orient, les mains levées vers le ciel, et pour lui elle prie en grande pitié, puis elle s'adresse à lui pour déplorer son trépas :

« Ami Tristan, tu es mort pour mon amour.

Puisque tu n'es plus en vie, je n'ai plus moi-même aucune raison de vivre.

Tout désormais me sera sans douceur, sans joie, sans plaisir.

Maudit soit l'orage qui m'a retardée sur la mer !

Si j'avais pu venir à temps, je t'aurais rendu la santé et nous aurions doucement parlé du tendre amour qui fut entre nous ;

j'aurais pleuré notre aventure, notre joie, notre bonheur, la peine et la grande douleur qui ont été en notre amour ;

j'aurais rappelé tout cela, je vous aurais embrassé, enlacé.

Si je n'ai pu vous guérir, ensemble puissions-nous mourir !

Puisque je n'ai pu venir à temps, que je n'ai pu savoir votre aventure et que je ne suis venue que pour votre mort, le même breuvage me consolera.

Pour moi vous avez perdu la vie, et j'agirai en vraie amie ;

pour vous je veux mourir également »

Elle l'embrasse elle s'étend de tout son long sur le corps de Tristan, visage contre visage, bouche contre bouche ; lui baise la bouche et la face ;

elle l'embrasse étroitement, corps contre corps, bouche contre bouche.

Aussitôt elle rend l'âme et meurt ainsi, tout contre lui, pour la douleur de son ami.

Renaissance

Sur la mort de Marie

Comme on voit sur la branche, au mois de mai, la rose,
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'aube, de ses pleurs, au point du jour l'arrose ;

La Grâce dans sa feuille, et l'Amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur ;
Mais, battue ou de pluie ou d'excessive ardeur,
Languissante, elle meurt, feuille à feuille décroît ;

Ainsi, en ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
Afin que, vif et mort, ton corps ne soit que roses.

Ronsard

Continuation des amours de Marie

XIII ème siècle

C'est la lecture de « l'Anthologie grecque » qui inspire à Chénier « Néaere » et « La jeune Tarentine » .

Cette anthologie est un recueil rassemblant des poèmes, essentiellement des épigrammes, de la période classique à la période byzantine de la littérature grecque.

L'histoire de son édition commence avec Constantin Cephalas, érudit byzantin du Xème siècle qui compile des ouvrages plus anciens (« La couronne de Méléagre », un recueil de Philippe de Thessalonique).

Son travail est repris par Maxime Planude - Μαξιμος Πλανουδης -, moine Byzantin du XIIIème siècle (1260 – 1310) qui fut ambassadeur à Venise.

Diffusée dans toute l'Europe, l' « Anthologie grecque » a exercé une influence considérable.

Néaere

Mais telle qu'à sa mort pour la dernière fois
Un beau cygne soupire et de sa douce voix,
De sa voix qui bientôt lui doit être ravie,
Chante, avant de partir, ses adieux à la vie :
Pâle, elle ouvrit sa bouche en un dernier effort.
« O vous, du Sébéthus, Naiades vagabondes,
Coupez sur mon tombeau vos chevelures blondes.
Adieu, mon Clinias° ; moi, celle qui te plus,
Moi, celle qui t'aimai, que tu ne verras plus.
O cieux, ô terre, ô mer, prés, montagnes, rivages,
Fleurs, bois mélodieux°, vallons, grottes sauvages,
Rappelez-lui souvent, rappelez-lui toujours
Néaere* tout son bien, Néaere ses amours,
Cette Néaere, hélas ! qu'il nommait sa Néaere ;
Qui pour lui criminelle abandonna sa mère ;
Qui pour lui fugitive, errant de lieux en lieux,
Aux regards des humains n'osa lever les yeux.
O ! soit que l'astre pur des deux frères d'Hélène
Calme sous ton vaisseau la vague ionienne° ;
Soit qu'aux bords du Paestum, sous ta soigneuse main,
Les roses deux fois l'an couronnent ton jardin,
Au coucher du soleil, si ton âme attendrie
Tombe en une muette et tendre rêverie
Alors mon Clinias, appelle, appelle-moi.
Je viendrai, Clinias, je volerai vers toi.
Mon âme vagabonde à travers le feuillage
Frémira. Sur les vents ou sur quelque nuage
Tu la verras descendre, ou du sein de la mer,
S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air ;
Et ma voix toujours tendre et doucement plaintive,
Caresser en fuyant ton oreille attentive.

* « Néaere » Prononcer : Né-é-re probablement
-> César : en latin « Caesar »

° Attention aux diérèses

Cli- ni-as

Méloti-eux

i-oni-enne

La jeune Tarentine

Pleurez, doux alcyons, ô vous , oiseaux sacrés
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons , pleurez.
Elle a vécu, Myrto, la jeune tarentine.
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine.
Là l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clé vigilante a pour cette journée
Dans le cèdre enfermée sa robe d'hyménée
Et l'or dont au festin ses bras seraient parés
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles
L'enveloppe. Etonnée, et loin des matelots,
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots,
Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine.
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par ses ordres bientôt les belles Néréides
L'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le portent au rivage, et dans ce monument
L'ont au cap du Zéphyr, déposé mollement.
Puis de loin à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent : « Hélas ! » autour de ton cercueil.
Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée.
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée.
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds.
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux.

André Chénier

On peut voir sur internet des photos de la belle statue en marbre réalisée par le sculpteur Pierre-Alexandre Schoenewerk (1820-1885) d'après le poème de Chénier.

Emile Zola, dans son compte-rendu du salon de 1871, en fait une description dont la dernière notation me paraît parfaitement mesquine :

« Les dames en soie grise et les messieurs décorés sont charmés de cette délicatesse dans la putréfaction ».

XIX ème siècle

La jeune morte

Qui que tu sois, vivant, passe vite parmi
L'herbe du tertre où gît ma cendre inconsolée ;
Ne foule point les fleurs de l'humble mausolée
D'où j'écoute ramper le lierre et la fourmi.

Tu t'arrêtes ? Un chant de colombe a gémi.
Non ! Qu'elle ne soit pas sur ma tombe immolée !
Si tu veux m'être cher, donne lui la volée.
La vie est si douce, ah ! Laisse la vivre, ami.

Le sais-tu ? Sous le myrte enguirlandant la porte,
Epouse et vierge, au seuil nuptial, je suis morte,
Si proche et déjà loin de celui que j'aimais.

Mes yeux se sont fermés à la lumière heureuse,
Et maintenant j'habite, hélas ! et pour jamais,
L'inexorable Erèbe et la Nuit Ténébreuse.

José-Maria de Heredia
Les Trophées

Le tombeau d'une jeune courtisane

Ici gît le corps délicat de Lydé, petite colombe, la plus joyeuse de toutes les courtisanes, qui plus que tout autre aima les orgies, les cheveux flottants, les danses molles et les tuniques d'hyacinthe.

Plus que toute autre elle aima les glottismes savoureux, les caresses sur la joue, les jeux que la lampe voit seule et l'amour qui brise les membres. Et maintenant, elle est une petite ombre.

Mais avant de la mettre au tombeau, on l'a merveilleusement coiffée et on l'a couchée dans les roses ; la pierre même qui la recouvre est tout imprégnée d'essences et de parfums.

Terre sacrée, nourrice de tout, accueille doucement la pauvre morte, endors-la dans tes bras, ô Mère ! et fais pousser autour de la stèle, non les orties et les ronces, mais les tendres violettes blanches .

Pierre Louÿs

Les chansons de Bilitis

Lorsque le livre, les « Chansons de Bilitis », paraît en 1895, il est présenté comme un ensemble de poèmes inédits, gravés sur les murs d'une tombe, découverts à Chypre par un archéologue allemand. L'auteur serait une jeune poétesse grecque du VI^{ème} siècle av. J.C., Bilitis. Pierre Louÿs (1842 -1925) se prétendait le traducteur et accompagnait le texte «en prose rythmée » d'une notice de présentation donnant des précisions sur la vie de Bilitis, de Pamphilie à Chypre en passant par Mytilène où elle rencontre Sappho ; il raconte également la découverte de son tombeau.

Après qu'une partie de la critique se soit laissée abuser - un universitaire lui proposa même des variantes de traduction et Bilitis eut droit au dictionnaire -, Louÿs révéla la supercherie. Il écrira par la suite les « Chansons secrètes de Bilitis », de caractère plus érotique, qui ne paraîtront qu'après sa mort.

Dans les « Chansons de Bilitis », Pierre Louÿs évoque des amours saphiques. Il connaît les poèmes de Sappho dans l'Anthologie grecque et ne peut ignorer les poèmes de Baudelaire : « Lesbos » et « Femmes damnées » dans les « Fleurs du mal » ni les six pièces de Verlaine rassemblées dans une plaquette éditée clandestinement en 1866 sous le titre « Les amies », signées d'un pseudonyme : Pablo de Herlagnez et qui seront insérées dans « Parallèlement » paru en 1889.

Sappho

Furieuse, les yeux caves et les seins roides,
Sappho, que la langueur de son désir irrite,
Comme une louve court le long des grèves froides.

Elle songe à Phaon*, oublieuse du rite,
Et voyant à ce point ses larmes dédaignées,
Arrache ses cheveux immenses par poignées ;

Puis elle évoque, en des remords sans accalmie,
Ces temps où rayonnait, pure, la jeune gloire
De ses amours chantées en vers que la mémoire
De l'âme va redire aux vierges endormies ;

Et voilà qu'elle abat ses paupières blêmies
Et saute dans la mer* où l'appelle la Moire, -
Tandis qu'au ciel éclate, incendiant l'eau noire,
La pâle Séléné qui venge les Amies.

Verlaine

**Selon la légende, la poétesse Sappho, amoureuse délaissée par Phaon, vieillard dont Aphrodite a fait un beau jeune homme, se jette dans la mer ionienne du haut du rocher de Leucade.*

XX ème siècle

Pays d'Hélène

C'est ici que vécut incomparable Hélène
Ici l'ancien lieu de verdure et d'argent
Les larmes des rochers
Un sourire bleu mais des déchirures pensives
Un noir éclatement de rocs argentés

Inhumaine inimaginable en robe à traîne
Qu'elle était belle vêtue de rochers
Et costumée des fleurs de l'herbe
Dans les grands soirs
Des maisons hautes blanches et nues
grillagées

Qu'elle était nue et triste et quel amour aux mains
Et quelle force aux reins de sa splendeur rosée
Qu'elle avait pour aimer et pour vivre
et quel sein
pour nourrir et les douces pensées
De son ombre et comme elle sut bien mourir
Dans un baiser rempli de palmes et de vallées

Pierre Jean Jouve

Mes poètes de coeur

Aussi loin que puisse me ramener ma mémoire, mon premier souvenir de poésie remonte à l'école primaire quand le maître nous demanda d'apprendre par coeur le poème d'Emile Verhaeren : « Le vent ». Et ce souvenir est musical.

*« Sur la bruyère infiniment
Voici le vent cornant novembre,
Sur la bruyère infiniment
Voici le vent
Qui se déchire et se démembre
En souffle lourd battant les bourgs
Voici le vent,
Le vent sauvage de novembre.*

...

*Sur la bruyère infiniment
Voici le vent hurlant
Voici le vent cornant novembre. »*

Ainsi, sensible dès l'origine au caractère musical de la poésie, il n'est pas étonnant que mon admiration aille depuis toujours à celui qui affirme dans son «Art poétique » :

« De la musique avant toute chose ».

N'ayez crainte, je ne discuterai pas sur la poésie de Verlaine. Je me contente de dire que ma préférence va aux « ariettes oubliées » rassemblées dans « Romances sans paroles ». Le titre du recueil et celui même de ce court ensemble de neuf poèmes sont suffisamment explicites pour suppléer tout commentaire.

Marcel Maillet



Ariette III

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville,
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie
O le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure ?
Quoi ! nulle trahison ?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine !

Ariette VIII

Dans l'interminable
Ennui de la plaine
La neige incertaine
Luit comme du sable

Le ciel est de cuivre
Sans lueur aucune.
On croirait voir vivre
Et mourir la lune.

Comme des nuées
Flottent gris les chênes
Des forêts prochaines
Parmi les buées.

Le ciel est de cuivre
Sans lueur aucune.
On croirait voir vivre
Et mourir la lune.

Corneille poussive
Et vous les loups maigres,
Par ces bises aigres
Quoi donc vous arrive ?

Dans l'interminable
Ennui de la plaine
La neige incertaine
Luit comme du sable.

Ariette IX

L'ombre des arbres dans la rivière embrumée
Meurt comme de la fumée,
Tandis qu'en l'air parmi les ramures réelles,
Se plaignent les tourterelles.

Combien, ô voyageur ce paysage blême
Te mira blême toi-même,
Et que tristes pleuraient dans les hautes feuillées
Tes espérances noyées !

Verlaine

L'omb**re** des arb**re**s dans la rivière emb**ru**mée 12 syllabes
Meurt comme de la fumée, 07 syllabes
Tandis qu'en l'**air** parmi les ramures **ré**elles, 12 syllabes
Se pl**ai**gnent les tour**te**relles. 07syllabes

Combien, ô voyageur ce paysage **bl**ême
Te mira **bl**ême toi-même,
Et que tristes pleuraient dans **les** hautes feuill**é**es
Tes esp**é**rances noy**é**es !

Rem. Toutes les rimes sont féminines

Ballade à propos de deux ormeaux qu'il avait.

*Sans que je puisse expliquer pourquoi, j'aime aussi ce poème.
Peut-être y trouve-t-on un Verlaine différent de celui qu'on nous a appris.*

Peut-être aussi simplement, le refrain ;

« mais rien ne valut mes ormeaux »

*... le rêve... la nostalgie... dans un simple octosyllabe ;
magie de la poésie.*

Mon jardin fut doux et léger
Tant qu'il fut mon humble richesse :
Mi-potager et mi-verger,
Avec quelque fleur qui se dresse
Couleur d'amour et d'allégresse,
Et des oiseaux sur des rameaux,
Et du gazon pour la paresse,
Mais rien ne valut mes ormeaux.

De ma claire salle à manger
Où du vin fis quelque prouesse,
Je les voyais tous deux bouger
DouceMENT au vent qui les presse
L'un vers l'autre en une caresse,
Et leurs feuilles flûtaient des mots,
Le clos était plein de tendresse.
Mais rien ne valut mes ormeaux.

Hélas ! quand il fallut changer
De cieux et quitter ma liesse,
Le verger et le potager
Se partagèrent ma tristesse,
Et la fleur couleur charmeresse,
Et l'herbe, oreiller de mes maux,
et l'oiseau, surent ma détresse.
Mais rien ne valut mes ormeaux.

Envoi

Prince, j'ai goûté la simplesse
De vivre heureux en vos hameaux :
Gaîté, santé que rien ne blesse.
Mais rien ne valut mes ormeaux.

Réflexion sur la poésie

Art poétique

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'aïlles point
Choisir tes mots sans quelque méprise :
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière les voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est, par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles !

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la Couleur, rien que la nuance !
Oh ! la nuance seule fiancée
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Fuis du plus loin la Pointe assassine,
L'Esprit cruel et le rire impur,
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,
Et tout cet ail de basse cuisine !

Prends l'éloquence et tords-lui son cou !
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie.
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?

O qui dira les torts de la Rime !
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime ?

De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
Eparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature.



Question paradoxale :

*« L'art poétique » de Verlaine est-il un « art poétique » ?
Réponse évidente : non.*

Si tant est qu'il existe un art poétique, ce serait un ensemble de règles que le poète devrait suivre pour que l'œuvre écrite puisse être considérée comme de la poésie, voire de la belle poésie.

Je doute qu'il suffise d'appliquer des règles pour atteindre ce but et Verlaine le sait mieux que quiconque.

Quand il écrit ce texte, en avril 1874, il a déjà publié les « Poèmes saturniens » (1866), les « Fêtes galantes » (69), « la bonne chanson » (70).

C'est un poète en pleine possession de son art, conscient de la qualité de son écriture et qui en sait l'originalité. Il rejette aussi bien le romantisme (« Prends l'éloquence et tords-lui son cou. ») que le Parnasse et les tenants de l'art pour l'art. Gautier préconisait : « Fixe la couleur / Trop frêle / Au four de l'émailleur. » Verlaine lui répond ; « Pas la couleur, rien que la Nuance ! »

Plus qu'un ensemble de conseils donnés au poète, l' « Art poétique de Verlaine » est une réflexion sur sa propre poésie ; poésie sur le ton de la confidence, qui suggère plus qu'elle n'affirme, attentive à la « nuance », complaisante à la nostalgie ; et surtout musicale.

C'est l'attaque du poème :

« De la musique avant toute chose », reprise dans l'avant-dernière strophe : « De la musique encore et toujours ».

Un théoricien eût expliqué les moyens d'atteindre cet objectif ; il eût parlé sans doute de sonorités, des capacités suggestives de telle ou telle voyelle, des effets avérés d'une consonne, d'assonances, d'allitérations. Verlaine nous dit simplement « et pour cela préfère l'Impair. » Certes cela va à l'encontre de l'omnipotence du mètre pair dans la poésie traditionnelle. Mais l'Impair est-il réellement plus musical que le Pair ?

...



...

Il est vrai que le mètre pair peut être lassant (la scie du rap ou le tambour de Grand Corps Malade, si vous me permettez une petite incursion dans la chanson), mais je ne crois pas que la musicalité du vers tienne au nombre de syllabes.

D'ailleurs dans « Romances sans paroles », quatre des « Ariettes oubliées » dont le titre souligne le caractère délibérément musical suivent un rythme pair, trois un rythme impair (la 1ère, la 2ème et la 4ème) et la neuvième alterne l'alexandrin et l'heptasyllabe ; Je note également que Verlaine, dans l'ensemble de son œuvre, a utilisé davantage les vers de mètre pair.

La musique du vers est une alchimie extrêmement complexe, dans laquelle interviennent aussi bien les sonorités ,ouvertes ou fermées, leur durée, leur agencement, que la longueur des mots (plus que celle du vers) et surtout le rythme ; qu'il soit pair ou impair, un vers mal rythmé fonctionne mal. La musicalité n'obéit probablement à aucune règle

Décidément non, le poème de Verlaine intitulé « Art poétique » n'est pas un « art poétique ».

Marcel Maillet

P. S.

Et si on parle de musique... qu'en est-il de la rime ?

« Qui dira les torts de la rime ? » (6ème strophe)

Nous en reparlerons un autre jour, si vous le voulez bien !



Pages de mes amis poètes



Crépuscule

C'est l'heure où le ciel
se noie dans l'or du soir
l'ombre palpite déjà
sur la terre sereine
le mystère de l'infini
interroge la nuit
le cœur de l'oiseau frémit
et l'homme ferme les yeux
ébloui par le mystère
des secrets de la création

Mimosa

La morsure de février
a confondu la bruyère
parée de dentelles de givre
jalousant le mimosa
aux boules dorées et mousseuses
dont la capiteuse fragrance
transgresse la rudesse de l'hiver
éclats de soleil
Prémices du printemps

Madeleine Covas
dans « Reflets »

Sourire éternel

Longtemps je l'ai attendue
Puis je l'ai reconnue
Elle était toute petite
Je l'ai laissée grandir
Elle est devenue belle
Je suis venu en elle
Elle m'a attendu
Elle m'a reconnu
M'a donné le sein
M'a tenu la main
M'a tiré les oreilles
Je l'ai tant contrariée
M'aurait tout pardonné
Les années ont glissé
Je me suis éloigné
Elle est devenue vieille
Elle était encore belle
Puis elle est repartie

Sourire éternel

Hervé Porcellini

Paru dans « La petite lettre » du jeudi 28 mai 2020

La main traçait les mots sans en chercher le sens
et les mots s'ordonnaient selon une trame secrète.
La plume allait chercher profond,
remontant des formes, des arabesques,
qu'il fallait saisir dans le jaillissement,
avant que ne s'évapore la ciselure parfaite
et que le ciel ne se referme sur des mots infidèles

Solange Jeanberné
dans « Arcanes »

*Je découvre ce texte de Solange Jeanberné
dans le blog de Guillaume Riou et je ne résiste
pas au plaisir de le rapporter tant il me semble
confirmer mon propos de l'éditorial.*

Entre lac et ciel

Vagues
Visions
Entrelacs
Ciel

Vision vague
Entre ciel et lac

Comme un grand vide en forme de Graal

Comme un grand souvenir frappé d'évanescence

Comme une voile usée à force de partances

Comme une grande absence
qui porterait l'Esprit
vers l'Eternel

Le ciel

Tout l'univers

Je te regarde sans mot dire, lac
sans même maudire
la pluie qui m'assaille
et me transit
et j'écoute en tes transparences
tout ce que l'Univers me dit :
l'être, l'amour, la beauté du monde
l'ordre des jours et des nuits
la lune, le soleil, les astres
l'homme avec ses contraires
passions et compassions...

Pour tout cela, lac
je te bénis

Léo Gantelet

Léo Gantelet dans Dis-moi ! lac...

In memoriam

Authenticité

Rêves échevelés
Du bâtisseur de terre,
Ombres filigranées
De l'âme dentellière.

Vertigineux chemin,
Silencieuse patience,
Alambic des mains
Aux sables de l'errance.

Vibrante survivance,
Voyage introspection,
Étonnante troublance,
Résonnante passion.

Perplexité de l'âme
Du régisseur du temps,
L'univers en sa larme
Naît au dépouillement

Roselyne Carrier-Dubarry

Dans « Introspection »

Textes de Roselyne Carrier-Dubarry

Miniatures et enluminures de Hachemi Ameer

Mes pages



Gisant de pierre
 princesse marmoréenne
 en son éternité

Le sang a reflué au ventre du carrare
L'incarnat de la pierre a le grain
 des crépuscules ambrés

La coiffe torse retient de cendre
le brasier d'une chevelure
qui fut flamme blonde
en la maturité de son été

La dure encolure ferme haut le désir

et si la lèvre pulpeuse
semble avoir souvenir des velours
 des colères des serments
sous la closerie des paupières
 le sacrement du regard
a fait repli :
 lente méditation
longuement burinée
 prière d'une âme
captive de la pierre
 et qui soumet la pierre
irradiant le visage
 de lumière et d'éternelle paix

Princesse minérale
 en la grave beauté de son instant
mais par delà le temps nous prend
 et nous émeut
 son âme de gisante

Marcel Maillet

*Sur un tableau de Roselyne Carrier-Dubarry
représentant le gisant d'une jeune princesse.*

Dans « Il a neigé sur le jardin » (Editions Le Tour)

Que dire à l'oiseau
et comment
pour entrer dans sa confiance ?

Peut-être il t'apprendrait
le temps posthume
et la façon de déchirer le vent

*

S'annoncent
au delta du désir
les roses odorantes
et cette île
par delà les balises
où il nous restera
à inventer la mort

Bruissent les vagues sur les galets
comme ramure sous le vent
 dans la chênaie ;
et comme feuilles
 s'en vont les âmes
 au fil du temps
jusqu'au cœur des horloges
 où la mort tient chapitre

*

Quand les oiseaux se seront tus
la neige et le gel uniront
le métal de leurs musiques

La nuit exorcisera d'oubli
les rituels dérisoires
et le matin
 à l'appel des brebis
ouvrira les prémices
d'un nouvel éphémère

M Ψ R T H O

Ψ Ψ M Ψ R T

H O Ψ Ψ M Ψ

R T H O Ψ Ψ

Ψ M Ψ R T H

O Ψ M Ψ R T

H O Ψ M Ψ R

T H O Ψ Ψ M

Ψ R T H O Ψ